

DÉTAILS CURIEUX
SUR LA VIE DU NOMMÉ

GARSON

FABRICANT D'IMAGES

DESCRIPTION DES FEUILLES
QU'IL ILLUSTRAIT,
VULGAIREMENT
APPELÉES *CANARDS*.

MAUVAISES CONNAISSANCES QU'IL FIT
DANS LE MILIEU DES IMPRIMEURS MARRONS
ET DES CONSPIRATEURS RÉPUBLICAINS.

COMMENT IL USA DE SON ÉTAT
DE GRAVEUR SUR BOIS
POUR FABRIQUER

DE FAUX BILLETS DE BANQUE.
SA CONDAMNATION AUX TRAVAUX FORCÉS.
SA FIN CRUELLE AU BAGNE DE BREST,
L'AN 1848.





GARSON

FABRICANT D'IMAGES

1803 1848

UN LIVRE DE
FRANÇOIS BURKARD



AUX
ÉDITIONS MEXICO
MMXXIII

AVANT-PROPOS			07
UNE BRÈVE HISTOIRE DU CANARD			17
CHAPITRE 1	LA PLACE MAUBERT	1803-1831	32
CHAPITRE 2	RUE DE LA HUCHETTE	1832-1834	48
CHAPITRE 3	ICI ET LÀ	1834-1842	86
CHAPITRE 4	LE BAGNE DE BREST	1843-1848	122
ANNEXES			134
NOTICE SUR LES IMPRIMEURS DE GARSON			135
TABLE DES ILLUSTRATIONS			143
COLOPHON			151



La numérotation des images renvoie à la table des illustrations en fin d'ouvrage, page 143.

Les images { A à F } illustrant l'avant-propos sont des bois gravés ; cf. table des illustrations.

Le titre complet de ce livre est un hommage à ceux des *canards*.

L'orthographe des années 1830-1840 a été conservée dans toutes les citations.

Le terme d'époque *marron*, employé comme adjectif ou comme nom, désigne un imprimeur clandestin.





~ A ~

G A R S O N , F A B R I C A N T D ' I M A G E S

VOICI LES IMAGES

d'un graveur qui vécut à Paris
il y a deux cents ans. Ça fait loin.
On ne sait plus très bien ce qu'était
un graveur sur bois, ni ce qu'était la vie,
ni ce qu'était Paris. On connaît encore moins
les *canards*, comme on appelait les feuilles
d'information à parution occasionnelle
qu'illustrait cet homme.



~ B ~

Et évidemment
on ignore presque tout
de lui, qui signait simplement

GARSON ,
sans prénom ni initiale,
et le plus souvent ne signait pas.

Garson, je l'ai rencontré en 2009 dans un livre — un livre du siècle passé intitulé *Canards du siècle passé*, trouvé par hasard dans une bibliothèque publique¹. Je n'avais jamais entendu parler de son auteur, Jean-Pierre Seguin. Ce qui m'a attiré est probablement son format monumental et son titre, promesse de palmipèdes à lorgnons, moustaches et hauts-de-forme. Le monde que j'y ai découvert m'a paru au moins aussi étrange: de grandes feuilles imprimées d'un seul côté, avec des titres énormes, du texte en colonnes serrées et des gravures très noires, pleines de crimes abominables, de catastrophes, de signes.

C'était donc ça, les canards. Comme la face nocturne des images d'Épinal, sans petits soldats bien rangés ni couleurs pétantes. À la place, des faits divers sanglants, à leur manière tout aussi théâtraux et édifiants d'intention, mais surtout sadiques et drôles. Leur rapport au réel est bizarre, flottant dans un entre-trois entre journalisme, roman-feuilleton et chanson. L'absence de toute date, quasi systématique afin de permettre la vente sur une longue période, vient contredire l'extrême précision des détails et les installe dans un temps légendaire, celui du *il était une fois* des contes.

Une fois ouvert le livre de Jean-Pierre Seguin, impossible d'échapper à Garson: sur les 80 canards reproduits pleine page, près de la moitié sont de sa main. Ce sont les plus noirs, les plus frappants, et, oui, les plus beaux — même si ce dernier adjectif n'est pas toujours celui qui vient à l'esprit devant ces lignes abruptes et ces perspectives absurdes. Mais comment qualifier autrement cet **Horrible assassinat suivi de viol**, superbe composition où les formes courbées des arbres répondent à celle du maléfique curé de Mock penché sur ses victimes, explosion végétale où les plantes semblent pousser des cadavres et les cheveux se fondre en racines? Et la **Notice historique et astronomique sur la comète de 1835**, avec son panache stylisé d'enluminure médiévale? Et la **Nouvelle Clara Wendel**, dont le couteau laisse au cœur d'un homme une blessure rayonnante comme une pierre précieuse?

1. Jean-Pierre SEGUIN,
Canards du siècle passé,
Paris, Horay, 1969;
cf. PAGE 143 la
table des illustrations de
ce livre, où sont signalés
les canards reproduits
en taille réelle dans
l'ouvrage de Seguin.

~ 37 p. 68

~ 55 p. 98

~ 49 p. 89

Peu après cette découverte, j'avais cinq ou six photocopies de canards accrochées sur mes murs. Puis j'ai fabriqué à coups de copiés-collés un placard A3 sur la terrible éruption du volcan Cotopaxi et signé sans vergogne «Garson, fabricant d'images». Comme je n'ai pas été jusqu'à le vendre à la criée, les cinquante exemplaires ont fini en minuscules piles dans le métro parisien, à côté du journal *20 minutes*. J'ai aussi fait avec des amis deux numéros d'une revue, *Des faits*, et un feuilleton en affiches, *Marteloire*, qui étaient des sortes de canards contemporains passablement longs. Tout ça pour dire que le sujet m'a pas mal obsédé. Ce qui m'intéressait alors, ce qui m'intéresse toujours, ce n'est pas le canard comme document historique ou objet esthétique, mais plutôt son usage du collage et son caractère modeste, éphémère, impur: ni journalisme ni fiction, ou tour à tour l'un et l'autre, ton et but indécidables, humour noir et gravité moralisatrice, futilité et politique. Il entrait bien sûr dans cet intérêt une part de malentendu, le temps ayant rendu incompréhensibles des allusions, des mots, des blagues, voire des systèmes de valeurs qui paraissaient évidents sous la monarchie de Juillet.

C'est ce malentendu que j'ai tenté de dissiper en me plongeant dans l'histoire des occasionnels et dans celle des années 1830. Je suis parti pour cela des travaux de Jean-Pierre Seguin (1920-2014), qui sont loin de se résumer à son beau livre *Canards du siècle passé*. Le personnage est d'ailleurs curieux: Seguin a été conservateur à la Bibliothèque nationale de France avant de concevoir la B.P.I. du Centre Pompidou, s'est intéressé aussi bien à la photo de son temps qu'aux cartes à jouer et aux papiers peints anciens. Dès les années 1950, il publie une série d'articles très fouillés sur les canards dans la revue *Arts et traditions populaires*. Le premier est consacré à Garson². Son histoire familiale l'a très tôt lié à cet obscur artiste: en 1930, son père avait acheté un lot d'une dizaine de bois d'imprimerie chez un brocanteur normand — certains gravés recto-verso, d'autres découpés ou rongés par les vers. Il ne savait alors rien de leur origine. Des années plus tard, Jean-Pierre Seguin se rend compte à la B.N.F. que les bois achetés par son père correspondent à des canards publiés à Paris vers 1833 par «Garson, Fabricant d'Images»³. Commence alors une quête qui de son propre aveu lui prendra «beaucoup de temps et de peine»: il fouille en vain les Archives nationales, policières et départementales. Trouve plusieurs adresses dans de vieux annuaires. Relève l'existence d'un lithographe nommé Victor-René Garson, mais considère à raison que cet homonyme spécialisé dans les bondieuseries n'a rien à voir. La conclusion de ses recherches est nette: «Nous ne connaissons de notre graveur que ce que nous disent ses œuvres, l'*Almanach général parisien* et le *Bottin*.»

2. Jean-Pierre SEGUIN, «Un grand imagier parisien: Garson aîné», *Arts et traditions populaires*, 1954, n°2.



3. Ces bois de Garson, seuls témoignages qui nous restent de la sûreté de son geste, illustrent cette introduction, avec les tirages qui en ont été faits en 1935 pour le livre de René HÉLOT: *Canards et canardiers en France et principalement en Normandie*, Paris, librairie historique Alphonse Margraff, 1935.

Poussé par de mystérieuses « raisons circonstanciées » à mettre un terme à ses travaux sur les canards à l'orée du nouveau millénaire, Seguin n'a pas eu l'occasion d'exploiter la numérisation massive de la presse ancienne entreprise peu après par la B.N.F. et tant d'autres. C'est ce qui m'a en revanche permis de retrouver la trace de Garson dans deux faits divers anodins rapportés par les journaux en 1841 et 1842, deux affaires de contrefaçon qui m'ont donné ses prénoms — Antoine Joseph — et l'explication du tarissement de sa production à ce moment-là: une condamnation à huit années de bagne. Ces deux premières trouvailles ont déclenché tout le reste, me faisant rebondir pendant un an de source en source. J'ai attrapé au passage le goût de l'archive, affection à phases maniaques et dépressives qui conduit à faire d'étranges choses: un matin on se lance tout frétilant en quête de l'emprisonnement d'un imprimeur clandestin en 1833, on remue quantité de boîtes, de papiers poussiéreux et de registres moisissés, et en fin de compte on se passionne pour quelques lettres d'un certain Victor Bouton, mouchard, maître chanteur et peintre d'armoiries dans les années 1850. On rentre avec une légère gueule de bois.



Malgré ces détours et ces fausses pistes, les archives m'ont livré des dates, des lieux, des filiations — et m'ont permis de poser deux bornes à l'existence de Garson: 1803-1848. Époque troublée. En quarante-cinq ans de vie, il aura traversé le Consulat puis l'empire de Napoléon Bonaparte, la restauration monarchique de Louis XVIII et Charles X, la révolution de 1830, le règne bourgeois de Louis-Philippe et la révolution de février 1848.

J'ai aussi repris et complété l'inventaire des gravures de Garson établi par Seguin en 1954, passant de 126 à 210 numéros. Ça n'a pas été sans mal, car les canards sont le type d'imprimé qui embarrasse les bibliothécaires: ni livre ni périodique, pas de date, pas d'auteur identifiable et un titre à rallonge. À la B.N.F., j'ai pu en trouver aussi bien à la réserve des livres rares qu'au cabinet des estampes — mais un certain nombre de canards sont perdus

dans de gros recueils de *factums*, c'est-à-dire avec des écrits juridiques de toutes époques, pliés en quatre, et parfois découpés sur les bords pour que ça rentre.

Certains canards affichent une raison sociale, **Garson, Fabricant d'Images** ou **Garson, Éditeur**. D'autres ne mentionnent que l'imprimeur — Chassaignon, Gambin, Baudouin... — mais datent aussi des années 1830, et présentent une évidente parenté de style: ce sont les mêmes feuillages, les mêmes flammes, les mêmes colonnades et draperies, les mêmes visages poupins, et surtout la même façon d'étagérer savamment les hachures en des sens différents pour donner différentes valeurs de gris.

Dans le *Mercur*
de France (n° 925, 1937),
l'ethnologue Arnold
van Gennep signala la
reparation de ces bois
«étonnants comme
modernisme cubiste,
avec décomposition et
superposition des plans,
et enchevêtrement
des gestes.»

~ C ~

Avec ces seuls indices visuels et, de loin en loin, l'encouragement d'un bois signé (je n'en ai trouvé que vingt-huit), j'ai exploré les catalogues d'une trentaine d'imprimeurs. Si Seguin avait recensé les pièces conservées à la B.N.F. et à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, j'en ai trouvé d'autres dans les collections du Musée Carnavalet, à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, aux Archives nationales, au MUCEM à Marseille, au Musée de l'image d'Épinal et à la Bibliothèque de Rouen. Pour chaque canard, j'ai essayé de repérer dans la presse la source de l'évènement raconté, afin de le dater le plus précisément possible. À quelques exceptions près, Garson collait à l'actualité : on peut s'assurer de sa réactivité grâce aux canards qui ont fait l'objet d'une déclaration datée aux autorités (c'était l'obligation légale, mais elle ne fut pas toujours respectée). Son **Attaque de la diligence de Laval**, déclarée le 28 août 1833, est ainsi publiée une semaine après les faits et seulement un jour après l'article du *Journal des débats* repris dans le texte. Grâce à cette datation systématique, j'ai pu dégager de grandes périodes dans la carrière de Garson, courte (1824-1842) mais rythmée par les changements de domiciles et d'imprimeurs.

Tout cela donne une biographie à trous, pleine de « peut-être » et de micro-énigmes devenues pour moi bien obsédantes : qu'a donc fabriqué Garson entre 1827 et 1830 ? Où est-il passé après ses canards républicains de l'hiver 1833 ? Qui a-t-il fréquenté lors de ses séjours à Rouen et à Lyon ? Et pourquoi a-t-il représenté son contemporain le général Daumesnil en habit de mousquetaire, bon sang, pourquoi ?

~ 1 CI-CONTRE
ET DOUBLE-PAGE
SUIVANTE.



~ D . E ~



